

Les bonnes feuilles de *Vilnius*

Tomas Venclova

Né en 1937 à Klaipėda, Tomas Venclova est un poète lituanien majeur, également essayiste et traducteur. Fils du poète et dignitaire soviétique Antanas Venclova, il fait ses études à l'université de Vilnius. À cause de ses activités « dissidentes », notamment comme membre fondateur du groupe Helsinki de Lituanie, il est forcé en 1977 à émigrer et perd sa citoyenneté soviétique. À partir de 1980, il enseigne les littératures slaves à l'université Yale aux États-Unis où il se fait également connaître et respecter en



Tomas Venclova

tant que chercheur. Figure majeure de la vie culturelle et littéraire contemporaine en Lituanie, il reçoit de nombreux prix, dont celui des Deux Nations en 2002, conjointement avec Czesław Miłosz, lauréat polonais – né à Vilnius – du prix Nobel de littérature, et le prix Pétrarque de poésie en 2014 décerné par la Fondation Hubert Burda de Munich. Ses œuvres sont traduites dans de nombreuses langues, notamment en polonais par Czesław Miłosz et en russe par Joseph Brodsky, également prix Nobel de littérature. En 2013, les éditions Circé ont publié en français un recueil de poèmes sélectionnés par lui, intitulé *Le Chant limitrophe* et préfacé par Joseph Brodsky. Les Bonnes feuilles qui suivent sont extraites de l'ouvrage *Vilnius* à paraître en 2015 chez le même éditeur.

*Traduction du russe par André Cabaret
Les intertitres sont de la rédaction*

Lietus et Vilnis

Le pays s'appelle la Lituanie, et la ville, Vilnius. Le nom du pays provient du mot *lietus* – la « pluie » –, mais c'est sans doute une étymologie populaire. Quoi qu'il en soit, les bancs de brouillard pluvieux sous un ciel bas, c'est ce qu'on remarque aussitôt ici en automne et au printemps. En été, le temps est parfois clair, il peut même faire chaud, et au-dessus de la ville dérivent des cumulus blancs qui reflètent, comme l'a

noté un poète, les formes irrégulières des coupoles baroques. Toutefois la terre reste humide. Sa surface se hérissé de collines, elle est pierreuse, entaillée par les glaces et par l'eau. Le nom de la ville est, lui, associé au mot *vilnis* – la « vague » –, commun aux Lituanien et aux Slaves. Le relief est, en effet, onduleux. Bien sûr, cela n'a rien à voir avec des montagnes, ce sont des collines vertes, coupées parfois de ravins ; il n'est pas si facile de les gravir, et le regard, de

là-haut, distend l'espace. C'est près de Vilnius, justement, et à l'est de la ville, que cette chaîne de collines est la plus haute. Petit à petit elle s'abaisse et se confond avec les plaines de Biélorussie et de Russie, lesquelles s'étendent jusqu'à la Sibérie et le désert de Gobi. [...]

Ici la nature devient presque architecture. Les rivières sinuent et serpentent telles des volutes, les arbres se dressent pareils à des colonnes ou à des contreforts, les ravins rappellent les murailles moyenâgeuses, et les pentes des collines, celles des toits. La ville, quant à elle, est davantage un paysage qu'un ensemble urbanistique. Des incursions chaotiques de la nature parviennent jusqu'au centre, et la disposition rythmique des tours ressemble à celle d'une forêt dont la croissance est sans contrainte. [...]

La plus grande des deux rivières, qui contourne le château par le nord, s'appelle en lituanien : Neris, et, chez les Slaves : Vilia. Le premier mot signifie : « celle qui plonge », le deuxième signifie : « celle qui ondule ». Elle n'a toujours pas été endiguée et menace d'inonder la ville, bien que ses berges aient été consolidées. Dans la Neris se jette, au pied du château, la Vilnia, encore nommée Vilniale ou Vileika, un ruisseau au fort courant, avec des rapides, qui a creusé son lit entre les collines. Si l'on se tient sur le pont qui enjambe le confluent, on ne voit que des plantes aquatiques très denses et des fonds sablonneux. La vallée de la Vilnia, dont les méandres s'encastrent entre des berges escarpées, presque verticales, confère à la région une aura particulière : on ne se sent plus dans une capitale européenne, mais quelque part dans des piémonts sauvages. Le nom de la rivière coïncide presque avec le nom de la ville : un vieux linguiste, dont j'ai suivi les cours à

l'université, affirmait que la ville s'appelle en réalité Vilnia, et que le mot « Vilnius » est une création artificielle, qui ne s'est enracinée qu'au XIX^e siècle. [...]

Aux sinuosités et aux méandres des deux rivières correspondent les labyrinthes des ruelles. La vieille ville est dépourvue de tout signe d'organisation précise ; à vrai dire, la ville nouvelle, dont on tenta aux XIX^e et XX^e siècles d'ordonner les quartiers sur le principe du damier, résista à ces mesures : on ne sait comment, y apparurent des lignes courbes, des diagonales brisées, des places aux contours indéterminés. Les maisons de la vieille ville sont assez souvent primitives, quelquefois décorées de motifs gothiques ou d'ornements dans le style baroque, entre lesquelles s'étirent des murs aveugles, des entrepôts ne payant pas de mine, des massifs buissonneux, des terrains vagues. Quand on escalade la pente de la cuvette, on passe à différents niveaux, de cour en cour, de ruelle en ruelle. On peut tomber, tout à côté de la Vilnia, sur d'antiques étangs pratiquement asséchés, puis sur des potagers et des jardins, des érables, des châtaigniers, des merisiers, qui peuvent constituer tout un bosquet. Les alentours, où alternent vallons et lacs, s'insinuent jusqu'en ville. Au printemps, il y pleut et les arbres fleurissent ; en été, c'est la poussière ; en automne, c'est le brouillard et les feuillages d'un brun doré ; en hiver, ce sont les congères. Les rues paraissent monochromes. Mais du haut du mont Bekešas et de la colline Gediminas, on voit que trois couleurs dominent dans Vilnius : le crépi jaunâtre des murs, la verdure des jardins, et la rougeur des tuiles. Ce sont les trois couleurs du drapeau lituanien, quoiqu'on puisse douter que ceux qui ont

œuvré pour l'indépendance et les ont choisies aient songé à la symbolique de Vilnius. Il existe, il est vrai, encore une couleur : la blancheur éblouissante des clochers et des nuages. Les tours et les nuages induisent la troisième dimension – la hauteur. Quant à la quatrième dimension de la ville, c'est le temps. [...]

Peuples « de souche »

Ce sont des Lituaniens qui ont fondé Vilnius, et ils y étaient certainement majoritaires à l'origine. Ensuite la situation a changé. Du temps de Bakhtine, il ne restait qu'une infime proportion d'habitants s'exprimant en lituanien. Après la Seconde Guerre mondiale, tout changea à nouveau : les tanks de plusieurs armées d'occupation successives passèrent par la ville, les habitants furent pour plus de la moitié exterminés, et, pour le reste, déportés ou chassés. Des Lituaniens des petites bourgades et des villages se mirent à affluer dans la ville désertée — des intellectuels vivant jusque-là dans la deuxième ville du pays, Kaunas (mes deux parents en venaient) ; bref la ville fut peuplée par des milliers de personnes qui découvraient la capitale légendaire de leur peuple. Ces gens eurent du mal à s'adapter à ce nouveau lieu de résidence, à y planter leurs racines, sans parler du pouvoir communiste qui ne faisait rien pour les y aider. Ce n'est que maintenant, plusieurs générations s'étant succédé, qu'ils sont devenus majoritaires et se sont sentis comme à la maison ; le lituanien commence à dominer dans les rues et à prendre le pas sur les autres langues dans les panneaux publicitaires. [...]

Dans les villages environnants, le lituanien n'est pas parlé partout, loin s'en faut. Il convient de s'éloigner d'une cinquantaine

de kilomètres pour entendre à nouveau cette vieille langue. Les dialectes diffèrent aussi : au nord, dans la région des lacs, vivent les Aukstaïtes, célèbres pour leur sentimentalisme et leur imagination ; au sud, dans les forêts de pins, vivent les Zouks, qui sont toujours venus à Vilnius vendre des champignons et des baies (car, en dehors de cela, il ne poussait pas grand-chose sur leurs terrains sablonneux). Les lieux de peuplement des uns et des autres débordent sur la Biélorussie, et les villages biélorusses s'étendent parfois sur le territoire lituanien actuel. La frontière à l'est de Vilnius est purement conventionnelle, d'un point de vue ethnique, bien que ce soit elle qui sépare l'Union européenne de la Biélorussie autoritaire, encore presque soviétique. Les Lituaniens et les Slaves ont toujours vécu ensemble à la périphérie de la ville, car Vilnius a toujours été sur la ligne frontière, dans une sorte de couloir indéterminé qui servait de passage.

Le deuxième peuple « de souche » de Vilnius est formé par ceux qu'on appelle communément les Ruthènes. Au Moyen Âge, leur parler ne le cédait en rien dans les étroites ruelles en bois au lituanien. Ils bâtissaient déjà des temples orthodoxes, alors que les Lituaniens étaient encore païens. Dans la vie de l'État, la langue slave prédominait, dans la mesure où l'écriture ici était étroitement liée à l'orthodoxie. [...]

Il est difficile de dire quand les Ruthènes ont cessé d'être une tribu slave orientale pour devenir un peuple indépendant, voire plusieurs peuples. En tout cas, ils se différenciaient de la principauté moscovite, par leur prononciation d'abord, et ensuite par leurs orientations politiques puisqu'ils avaient une inclination pour l'Occident. Leur Église n'appartenait pas à celle de

Moscou, mais au patriarcat de Constantinople, lequel était loin d'être toujours solidaire de Moscou. Au cours des siècles, qui furent marqués par de profondes divergences religieuses, se constitua aux alentours de Vilnius et un peu plus à l'est la nation biélorusse. Sa position entre Russes et Lituaniens, entre catholiques et orthodoxes, fait que, jusqu'à aujourd'hui, il lui manque une certaine conscience nationale. Le voisinage avec les Lituaniens n'est pas resté sans conséquences. Aujourd'hui encore certains d'entre eux se définissent comme étant des « gens d'ici », des *tuteiši*. [...]

Le troisième peuple « de souche », ce sont les Polonais. On les remarqua durant plusieurs siècles à Vilnius et alentours. C'est de Pologne que sont arrivés en Lituanie le catholicisme et, avec lui, de nouveaux modes de vie. Assez peu de Polonais sont venus s'y installer ; il s'agissait surtout de membres du clergé. La noblesse lituanienne et ruthène n'avait que défiance envers l'aristocratie polonaise et s'efforçait dans la mesure du possible de contrecarrer son installation sur les terres lituanienes. En revanche, cette même noblesse, séduite par les traditions polonaises issues de la Renaissance et par la liberté occidentale, adopta presque tout entière la langue polonaise. Un paradoxe naquit, comme il n'en existe presque aucun équivalent en Europe : les plus hautes couches de la société se considéraient comme une branche de la nation polonaise mais s'entêtaient à se nommer « Lituaniens » et à s'opposer aux « vrais » Polonais de Cracovie ou de Varsovie. Dès le XVII^e siècle, la ville parlait essentiellement le polonais. Le lituanien et le biélorusse, relégués à la campagne, devinrent la marque d'une origine paysanne et de l'inculture.

Au demeurant, le biélorusse ne différait pas tellement du polonais — on le considérait même souvent comme un patois local. Par rapport aux Lituaniens, la situation rappelait celle de l'Irlande : leur langue avait autant en commun avec le polonais que le gaélique avec l'anglais ; de sorte qu'aux yeux de certains, elle passait pour une aberration, peut-être sympathique, mais condamnée à disparaître. L'intelligentsia lituanienne a su y remédier — en quoi elle a eu plus de chance que les Irlandais —, mais cela lui coûta pas mal d'efforts et s'étira dans le temps. C'est ainsi qu'apparurent deux types de Lituaniens : les ancêtres des uns parlaient en lituanien (ou en ruthène) mais eux-mêmes seulement en polonais, ne s'imaginant pas exister sans la Pologne, bien qu'ils fussent d'ardents patriotes ; les autres, moins visibles, développaient la vieille langue lituanienne et rêvaient d'un État lituanien indépendant. Cela engendra de nombreux conflits — pas très sérieux tout d'abord, mais qui se muèrent, plus tard, en affrontements armés et haineux, qui façonnèrent l'étrange destinée de la ville. [...]

Il y a aussi des Russes authentiques. Leur passé à Vilnius est divers. Le premier Russe, arrivé de Moscou en Lituanie au XVI^e siècle, fut sans doute le prince Kourbski, prédécesseur de tous les dissidents et émigrants politiques venus de Russie. [...] Une centaine d'années plus tard émigrèrent des gens qui n'étaient pas d'accord avec la réforme de l'orthodoxie : ils voulaient conserver l'ancienne liturgie et les anciennes mœurs. Ces vieux-croyants s'enracinèrent dans notre terreau, tout en pratiquant leur langue qui se distinguait du biélorusse, du polonais et *a fortiori* du lituanien. Ils furent bientôt connus pour être des gens paisibles et travailleurs, leurs chapelles étant dis-

crêtes et ne ressemblant pas à des églises – l'une d'elles se dresse dans un quartier retiré de Vilnius, derrière la gare, entourée de hautes palissades qui défendaient à une époque les vieux-croyants contre les agressions. La chapelle fut bombardée de pierres par les tenants de la nouvelle orthodoxie, surtout au XIX^e siècle, au cours de l'occupation tsariste. Ils construisirent leurs églises, surtout aux endroits les plus en vue. Ce sont elles qui surplombent aujourd'hui la ville de leurs imposantes coupes bulbi-formes, lesquelles se distinguent très nettement de l'élégance baroque catholique. À l'époque soviétique, les Russes, arrivés principalement après la guerre, représentaient environ un tiers de la population. [...]

Il existe encore deux groupes minuscules qui se rapportent aux peuples « de souche ». Ce sont les Tatars et les Karaïmes. Bien que la ville soit située loin des Balkans, on y trouve des musulmans. Disciples du Prophète, les Tatars se sont installés ici au Moyen Âge. Ils avaient leur quartier dans un méandre de la Neris, qui fut longtemps appelé la Tartarie, avec une mosquée en bois et un cimetière. Je me rappelle bien ses pierres tumulaires, couvertes de mousse, ornées de demi-lunes. De mon temps, la mosquée n'existait déjà plus, et aujourd'hui les tombes ont été transférées dans un faubourg éloigné, mais elles existent toujours. On peut rencontrer des Tatars, non pas en ville, mais plutôt dans les villages où sont aussi conservées des mosquées orientées vers La Mecque. Ils ont oublié leur langue turque, mais lisent encore le Coran en arabe. [...] Plus originale encore, l'ethnie des Karaïmes – une des plus petites du monde – dont on dénombre à peine trois cents représentants en Lituanie. Toutefois la

quantité, en l'occurrence, se transforme en qualité : ils préservent obstinément leur langue et leurs traditions et on ne saurait les confondre avec personne d'autre. Leur langue appartient au groupe turcique et ressemble au tatar. Quant à leur religion, elle est unique. Les Karaïmes s'appellent les « hommes d'un seul Livre », dans la mesure où ils ne reconnaissent que la Torah ; ni le Nouveau Testament, ni le Talmud, ni le Coran ne sont sacrés à leurs yeux, bien qu'ils considèrent le Christ et Mahomet comme des prophètes. Par nature, c'est un très ancien judaïsme, pré-talmudique, qui a bien sûr subi beaucoup de modifications. C'est cette religion qu'avait adoptée au Moyen Âge le peuple nomade des Khazars au sujet duquel on ignore à peu près tout, mais dont les Karaïmes pourraient être les descendants. Qu'il en aille ainsi ou autrement, ils sont restés, au même titre que les Tatars, un petit morceau de la steppe d'Asie dans la Lituanie sylvestre. Jadis guerriers, les Karaïmes sont devenus jardiniers, surtout dans la ville de Trakai, non loin de Vilnius, où ils vivent presque tous à l'heure actuelle, bien qu'ils aient aussi leur temple dans la capitale. [...]

Je n'ai pas mentionné le septième peuple « de souche », dont il ne reste presque plus aucune trace à Vilnius. Plusieurs siècles durant, la moitié de la population, voire davantage, a été composée de Juifs. Ils nommaient Vilnius « Yerushalaïm d'Lita », c'est-à-dire la Jérusalem de Lituanie, ville à laquelle elle ressemblait en effet, et par ses dimensions, et par ses vieux quartiers clos dont les murs renfermaient un labyrinthe de ruelles de type quasi-oriental. Une grande partie de ce labyrinthe devint le quartier juif traditionnel, avec ses arcs passant par-dessus les ruelles et les innom-

brables maisons de prière, au milieu desquelles se dressait la Grande Synagogue. Y prenaient place dix-huit rouleaux de la Torah. L'arrangement intérieur dans le style baroque correspondait au style général de Vilnius. Entre ses piliers pouvaient prier cinq mille personnes. Tout autour étaient regroupés des boutiques, des ateliers d'artisans, maintes bibliothèques. [...] Les dirigeants et les évêques lituaniens restreignaient parfois les droits des Juifs ; par exemple, une synagogue ne pouvait pas être plus haute qu'une église, d'où la nécessité d'y descendre par quelques marches, comme dans une cave. Mais, tout compte fait, les Juifs vivaient mieux en Lituanie que partout ailleurs en Europe, et lorsqu'on les priva du droit d'asile à Cordoue et dans le bassin rhénan, la ville devint le principal centre du judaïsme européen. De nos jours, tout cela est du ressort de la mémoire que nous ont transmise les générations précédentes. [...]

Avant-poste et Troisième Rome

Jusqu'à l'irruption du tsar Alexis I^{er} de Russie, on dénombrait à Vilnius près de vingt mille habitants. On estime que l'armée moscovite extermina près de la moitié de la population. On a tendance à exagérer les horreurs de la guerre, et, en ces temps reculés, il ne manquait pas de propagande destinée à terrifier les gens, mais, tout de même, après cette intervention, ni la ville ni l'État ne purent être restaurés convenablement. Le regard sur le monde changea aussi : une mentalité ouverte, relativement moderne, céda le pas à une psychologie d'assiégés. Le pays commença de se ressentir comme un fortin frontalier, un bastion du catholicisme destiné à sauver l'Occident de l'islam – et plus encore, de Moscou. On

peut débattre à l'infini pour déterminer quelle part de vérité cela contenait. Au XVII^e siècle, les tsars n'avaient ni le désir, ni la force de se frotter à l'Europe – ils avaient même plutôt envie de rester dans leur isolement. Et pour ce qui est de l'islam, les khans tatars avec qui la Lituanie avait affaire ne constituaient pas une menace, loin s'en faut. Mais la république unie s'enorgueillissait d'être un « avant-poste » de l'Europe, *antemurale*. Du temps d'Henri de Valois, on construisit à Paris un arc de triomphe avec l'inscription : *Poloniae totius Europae adversus barbarorum nationum firmissimo propugnaculo* (« À la Pologne, le plus fort appui de l'Europe contre les peuples barbares »). Les cruautés commises par les cosaques à Vilnius ne firent que renforcer l'idée d'une barbarie menaçante. Il va de soi que les tsars ne se considéraient pas comme des barbares. Moscou estimait qu'elle défendait, elle aussi, la vraie foi, de même qu'elle se dénommait la Troisième Rome, héritière de l'empire des Césars et de Byzance. Le croisement de ces deux mythes – Avant-poste et Troisième Rome – eut une certaine influence sur l'histoire de plusieurs siècles. Et, à vrai dire, cette influence est encore active de nos jours. [...]

Sarmatisme

Un troisième mythe s'y ajouta : celui de l'origine particulière des nobles. Si les Lituaniens faisaient remonter leurs origines au fuyard romain Palemon et à ses troupes, au XVII^e siècle une autre idée se répandit : les Lituaniens et les Polonais (à l'exclusion peut-être des plus puissants magnats) auraient pour ascendants les Sarmates, un peuple guerrier nomade qui, d'après Hérodote, vivait autrefois entre la mer d'Azov et la mer Caspienne. Sur les cartes

de la Renaissance et du Baroque, on se mit à figurer leurs contrées plus au nord ; la mer Baltique reçut le nom de *Mare Sarmaticum* – c'est ainsi que naquit un mirage cartographique, un étrange royaume imaginaire qui, en outre, avait un double : une deuxième Sarmatie sur les étendues asiatiques. Toute une période historique en Pologne comme en Lituanie s'appelle le « sarmatisme ». Il se distingue par sa rhétorique politique, par son style d'architecture et de peinture, par ses comportements, ses vêtements et le code d'honneur de sa noblesse. De nouveaux usages entrèrent en vigueur après que les troupes d'Alexis eurent été repoussées et que la moitié de l'Ukraine eut été perdue. En ce moment-là, en Occident, on n'associait plus la politique à la religion, tandis qu'en Sarmatie, les deux sphères se rapprochaient. Les *szliakhtich*, autrement dit la noblesse, qu'on appelait *szlachta* dans son ensemble, croyaient que la Providence les soutenait dans la mesure où ils étaient l'incarnation d'un plan divin. Ils espéraient une récompense céleste en échange de leurs mérites, c'est-à-dire la défense du catholicisme. Dans le même temps fleurissaient l'ambition, l'anarchie et l'arbitraire. Le chaos perturba les mœurs, ce qui, au premier regard, pouvait passer pour du luxe : la mode occidentale régnait dans l'habillement et l'armement, le polonais était utilisé à égalité avec le latin, souvent avec un zeste de lituanien ou de ruthène. Le culte de la patrie et de la foi faisait bon ménage avec la dissolution des mœurs et le libertinage. Les nobles se rendaient aux assemblées – surtout celles où on élisait le roi – comme à la guerre : avec tambours et trompettes, étendards et cavaliers par centaines. Ce qui n'a rien d'étonnant, dans la mesure où les disputes se réglèrent à l'arme blanche. [...]

Stendhal

Six mois plus tard survint le célèbre hiver 1812 qui anéantit l'armée napoléonienne et son empire. Moscou fut occupée et brûlée, mais Alexandre ne fit aucune concession. Ne trouvant pas refuge dans l'ancienne capitale russe, Napoléon décida de revenir au pays. [...] La Lituanie se rappelle le début du mois de décembre, lorsque l'armée de Napoléon décimée emplit Vilnius. On estime que quarante mille soldats décédèrent dans la ville – c'est deux fois plus que ce qu'on comptait d'habitants –, et il en mourut autant dans toute la province. Les Français s'introduisaient dans les maisons, accaparaient la nourriture, brûlaient les meubles. En retour, certains citadins les tuaient et les dépouillaient. Les cosaques talonnaient les Français. Le professeur Joseph Frank de l'université écrivit dans ses mémoires : « On avait enfermé quelques centaines de prisonniers dans une église. Un chien s'y introduisit subrepticement : il fut instantanément réduit en charpie et dévoré... Plusieurs soldats se cachèrent dans la maison qui abritait auparavant ma clinique et où s'était établi un hôpital de campagne. Les malheureux mangèrent tout ce qu'ils trouvèrent, y compris un foie avec ses calculs, et burent tout l'alcool dans lequel baignaient les échantillons. » L'empereur ne passa qu'une journée dans la ville et se hâta de regagner sa patrie – afin de rassembler une nouvelle armée. Le jeune officier de 20 ans, Henri Beyle, qui devait devenir écrivain, passa à peine plus de temps à Vilnius. On a conservé une lettre adressée à sa sœur le 7 décembre : « Chère sœur, je me sens très bien. J'ai tout perdu, à part l'habit que j'ai sur moi. Et, ce qui est encore mieux, j'ai maigri. » Quelques jours plus

tard, il parvint à Königsberg, où il recouvra ses esprits : en premier lieu, il se rendit à l'opéra. Le souvenir de Vilnius ne le quitta cependant pas, même lorsque vingt ans plus tard, devenu Stendhal, il écrivit *La Chartreuse de Parme*. [...]

À Vilnius, il gîta chez le professeur Frank. Sa maison dans le style Louis XVI, où se trouve aujourd'hui l'ambassade de France, jouxtait l'université. Le palais de l'évêché où séjourna Napoléon n'est pas très loin, sur une place triangulaire harmonieusement proportionnée qui, entre les guerres, porta le nom de Napoléon, et, pendant la période soviétique, celui de son adversaire, le général Koutouzov. Le pouvoir lituanien dissipa ce dilemme en donnant à la place le nom de Daukantas, historien et idéologue du nationalisme lituanien. Le palais devint la résidence du président de la Lituanie. Après 1812, il fut reconstruit dans le style pompeux des demeures pétersbourgeoises. C'est un style qui est étranger à Vilnius. Le palais n'en embellit pas moins la ville, avec ses frontons classiques, sa cour à colonnades et son jardin qui lui donnent l'aspect d'un bijou à multiples facettes, enchâssé dans une monture sans forme précise. [...]

Philomates

Le monastère Saint-Basile près de la Porte de l'Aurore pourrait devenir un des plus célèbres buts de pèlerinage littéraire en Europe si on lisait davantage Mickiewicz en dehors des frontières de la Pologne et de la Lituanie. Émigré à Dresde, il résolut d'achever son drame *Les Aïeux* commencé à Kaunas. L'intrigue est basée sur une histoire d'amour, dont le héros, Gustav, rappelle le *Werther* de Goethe. La troisième partie, celle de Dresde, est consacrée à l'activité des

Philomates. L'action se passe soit dans une cellule, soit au palais du gouverneur Novosiltsev, et Gustav subit une transformation : il devient le révolutionnaire romantique Conrad. La différence entre cette partie et les précédentes équivaut à celle qu'il y a entre Werther et Faust. Ce dernier a indubitablement influé sur Mickiewicz. Dans un sublime monologue improvisé il accuse Dieu de rester indifférent aux destinées de l'humanité ; c'est tout juste s'il ne le qualifie pas de tsar (ce mot terrible est prononcé à sa place par le diable), mais à la fin des fins il choisit la voie du sacrifice et du bannissement. [...] L'historien Julius Klos établit, entre les deux guerres, où était située la cellule de Mickiewicz au monastère. Aujourd'hui on peut la visiter, quoique non sans difficultés. En bien des endroits, les vieux murs ont été abattus. Mais, à l'emplacement approximatif où le héros des *Aïeux* a prononcé son discours, traditionnellement appelé la Grande Improvisation, une plaque est fixée, qui porte cette inscription en latin : « *D.O.M. Gustavus obiit MDCCCXXXIII calendis Novembris Hic natus est Conradus MDCCCXXXIII calendis Novembris* ». Ce sont les mots que le héros prisonnier trace sur le mur au charbon. Ils signifient qu'en ce lieu, en novembre 1823, mourut un amoureux romantique et naquit un insurgé.

Cette cellule de Conrad est un point crucial dans la topographie de Vilnius, puisque l'influence des *Aïeux* sur le destin de l'Europe de l'Est a largement dépassé les limites de son temps. En 1968, au plus fort du Printemps de Prague, on voulut monter ce drame à Varsovie, mais les censeurs soviétiques l'interdirent, jugeant – à juste titre – que les Philomates rappelaient

les jeunes opposants, et Novosiltsev, le conciliateur envoyé par l'Union soviétique. Les étudiants organisèrent une manifestation de protestation et furent à leur tour emprisonnés. C'est ainsi que commença le mouvement de libération en Pologne, qui, deux décennies plus tard, affecta les autres pays et se termina par la chute du mur de Berlin. [...]

« Pour notre liberté et la vôtre »

Les soirées festives des Philomates et les descentes des Philarètes à Užupis ne ressemblaient certes pas à un soulèvement populaire. Toutefois la police tsariste ne se trompait guère en voyant dans ces amusements estudiantins certains signes de malveillance. On assainit très vite l'université en excluant ceux que l'on subodorait avoir des sympathies pour les sociétés secrètes. C'est ainsi que Joachim Lelewel, un des professeurs préférés de Mickiewicz, perdit son poste. Un nouveau recteur fut désigné d'office : Vaclav Pelikan. Ce chirurgien, très populaire en ville pour son bagout et ses manières raffinées, entacha son nom par un comportement de « lèche-botte » auprès de Novosiltsev. Le poison occidental s'étendit – non sans l'aide de Vilnius. Par une nuit de novembre 1830, un groupe de jeunes officiers chassa l'administration russe de Varsovie et fit pencher toute la ville en sa faveur. Nicolas I^{er} – qui était à la fois le tsar russe et le roi polonais – fut privé du trône de Varsovie. L'Occident était plutôt pro-polonais mais ne faisait rien pour lui venir en aide. Le professeur Lelewel était devenu entre-temps un membre actif du gouvernement révolutionnaire. C'est lui qui inventa ce slogan « Pour notre liberté et pour la vôtre » destiné aux soldats russes. Ces mots résonnèrent durant tout le dix-

neuvième siècle, et même après. Des gens de mon âge les répétaient en russe, en polonais et en lituanien lors de rassemblements révolutionnaires. [...]

L'éloignement de l'Europe

Après l'insurrection, Vilnius connut encore nombre de secousses, mais la pire fut la fermeture de l'université. Même Novosiltsev, dont il fut nommé curateur après l'affaire des Philomates, douta que l'on dût fermer cette institution très ancienne et préconisa qu'on l'isolât du monde, en la fractionnant en collèges fermés à régime sévère. Mais il ne fut pas écouté. Pire : à cause de ses convictions, il fut contraint de déménager à Saint-Pétersbourg. En 1832, le « nid de libre-pensée lituanien » fut annihilé. Les étudiants et les professeurs – ceux qui n'avaient été ni exilés, ni déportés en Sibérie – rejoignirent les universités russes. Pendant un temps restèrent en activité la faculté de médecine et celle de théologie, redéfinies comme « académies », mais après l'affaire Konarski, on les ferma à leur tour. C'est précisément à l'académie théologale, sise au monastère des Augustins, que couvait le foyer de la résistance ; c'est pourquoi son sort, du point de vue du pouvoir, était mérité. Pour que nul n'en doutât, on transforma le gracieux sanctuaire des Augustins en église. Les uniates reçurent l'ordre (ce n'était ni le premier ni le dernier) d'embrasser l'orthodoxie. Et, pour comble, le Statut Lituanien fut aboli, ce recueil de lois qui fonctionnait depuis le XVI^e siècle et qui différenciait résolument ce pays de la Russie. Quand les lois furent les mêmes, il ne resta plus qu'un endroit en Lituanie où les choses n'étaient pas gérées à la mode pétersbourgeoise : la province de Sudovie

où était en vigueur le code Napoléon. Dans cette région, en deçà du Niémen, le servage n'existait pas, et les paysans étaient plus riches. C'est en leur sein que se forma la nouvelle intelligentsia lituanienne ; mais elle n'avait presque aucun lien avec Vilnius.

Ville de province

Pour la première fois depuis plusieurs siècles, la ville s'éloigna de l'Europe. On peut dire beaucoup de mal de l'époque du sarmatisme, mais le lien avec l'Europe était indiscutable. Après la répression de l'insurrection et la fermeture de l'université, Vilnius cessa d'être une capitale. Les aristocrates n'y régnaient plus : y dominaient les fonctionnaires, et, dans le meilleur des cas, la petite noblesse provinciale. Le nombre des artisans (qui avaient parfois du mal à joindre les deux bouts) augmenta considérablement, ainsi que celui des petits marchands, des serfs en fuite et tout simplement des mendiants. La ville se scinda en deux parties, qui se jouxtaient dans l'espace mais différaient d'un point de vue culturel, étant même hostiles l'une à l'autre : la chrétienne et la juive. À l'est de la cathédrale, on projeta de tracer une nouvelle rue centrale ; elle atteignit bientôt le faubourg de Lukiškes et la rivière Neris : elle se différenciait des autres rues parce qu'elle était rectiligne, comme une perspective de Saint-Petersbourg – longue de 2 km – et très large. Une rue du même genre existait, à vrai dire, dans n'importe quelle ville de province russe. Des deux côtés de cette avenue qui portait le nom de saint Georges se dressaient, non point des palais, mais des maisons en bois ; il n'y a que dans la partie nord qu'on trouvait deux églises de moyenne importance, construites à l'époque de feue la répu-

blique unie. Une chaussée défoncée, un éclairage défaillant, la saleté et la puanteur accentuaient l'aura des arrière-cours. Le nombre d'habitants était en augmentation, mais on manquait d'écoles, si bien qu'il y eut plus d'analphabètes que du temps d'Alexandre et de Napoléon. En revanche, l'historien Michał Baliński, qui fit une étude statistique de la ville, dénombre plus de 800 débits de boisson et brasseries : il y avait un établissement de ce genre pour quarante habitants, y compris les femmes et les enfants. On installa au sommet de la tour du château de Gediminas un télégraphe optique (ce fut sans doute la seule raison pour laquelle on ne la démolit pas), et au sud passa une voie ferrée. Reliant Saint-Petersbourg à Varsovie, avec des gares provinciales standard, elle ne fut achevée qu'en 1862 : juste à temps pour amener des soldats en vue d'une nouvelle insurrection. [...] Avec le général-gouverneur Mouraviev, Vilnius se transforma, de ville d'églises et de palais en ville de prisons et de casernes. Elle se provincialisa totalement, surtout en comparaison des grandes cités de la Baltique, Tallinn et Riga, où l'on voyait déjà des rues bourgeoises bordées d'hôtels et de banques, des places verdoyantes et des boulevards, des cafés et des théâtres à la mode. Riga rattrapait Hambourg ou Stockholm, tandis que Vilnius, sale, sans canalisations ni égouts, aux rues planchées, n'avait rien pour se distinguer de la grisaille environnante. *« La foire de Saint Pierre est tout à fait campagnarde. Ce ne sont que souquenilles grises et uniformes des Biélorusses, capotes et mantilles des citadins »,* écrivait un contemporain : *« Au marché de mai viennent des hôtes de pays lointains ; voici un Perse avec des tapis, voici un Russe de*

Iaroslavl avec des objets en bois et un panier de craquelins, voici un Allemand acrobate, un Grec avec un singe, un Italien avec un orgue de barbarie. » C'est à peu près tout ce qui restait des relations internationales de la Lituanie, lesquelles quelques décennies plus tôt valaient bien celles des autres capitales européennes. [...]

Printemps des peuples

Il y eut quantité de cas similaires en Europe centrale. Les Ukrainiens et les Polonais rivalisaient pour récupérer Lvov ; les Lettons avec les Allemands, pour Riga ; mais rien ne pouvait se comparer à ce qui se passait à Vilnius. Les Biélorusses considéraient eux aussi que cette ville était leur capitale nationale, et, au premier abord, on leur aurait donné plus de chances qu'aux Lituaniens, puisqu'un grand nombre d'entre eux vivaient aux environs de la ville et dans la ville même. Jusqu'au début du XX^e siècle il leur manquait une identité nationale claire : les habitants des villages biélorusses miséreux et archaïques ne se préoccupaient pas du tout de cela. Quant à l'intelligentsia, elle ne comptait pas assez de représentants constituant une « masse critique » pour une révolution philologique. Tout cela changea brutalement après 1905. Le dernier en date des mouvements nationalistes commença à se cristalliser en Europe – aussi énergique et fier que le lituanien, ou comme le mouvement romantique d'il y a un demi-siècle, au temps du « Printemps des peuples ». Le socialiste, révolutionnaire et franc-maçon Anton Luckeviç fondait à Vilnius des journaux biélorusses, dont le deuxième tint bon dix ans et joua pour les Biélorusses un rôle sans doute plus considérable que l'*Aušra* de Basanavičius pour les

Lituaniens. Le frère d'Anton, Ivan, archéologue et ethnologue, jeta les bases d'un musée biélorusse à Vilnius. Autour du journal de Luckeviç se réunirent quelques pères-fondateurs du futur peuple – des historiens, des philologues, des poètes. Pour les Biélorusses, il s'agissait d'obtenir une reconnaissance, celle d'être un groupe autonome, ayant les mêmes droits que les autres. Mais il leur manqua du temps : pour développer tranquillement leur culture ils ne disposèrent que de dix à douze ans tout au plus. Suite à quoi, les terres biélorusses furent dévastées par un cyclone historique, lequel retint pour longtemps l'auto-développement étatique. Actuellement les Biélorusses doivent repartir du point où s'étaient arrêtés Luckeviç et Ianka Koupala. [...]

Trois croix

Quoi qu'il en soit, le Vingtième siècle naissant représenta un point d'équilibre qui ne fut plus jamais atteint. Les divers peuples enrichissaient le présent de Vilnius, indépendamment de leur rapport au passé. Personne ne pressentait les maux à venir : on pensait que l'Histoire, quelque cours qu'elle prendrait, irait vers un surcroît de civilisation, d'humanisme, d'ouverture. Il n'y avait plus eu depuis longtemps en Europe une telle errance, un tel désir de réexaminer les canons de la politique, de la culture, des arts. De Paris, Vienne, Saint-Petersbourg provenaient de nouvelles tendances qui atteignaient Vilnius sans presque aucun obstacle. La pression de l'empire faiblissait notablement ; on pouvait espérer que Vilnius retrouverait bientôt son esprit de capitale multinationale. Les lugubres décennies passées furent remplacées par des exposi-

tions, des almanachs, des concerts, des spectacles. On reconnut des peintres un cran largement au-dessus des artistes provinciaux, le plus célèbre étant Mikalojus Konstantinas Čiurlionis. L'architecte Anton Vivulski laissa son empreinte dans le paysage en érigeant trois croix de béton sur la colline entre celles de Gediminas et Bekešas. Ces croix furent pour Vilnius l'équivalent du Christ à Rio de Janeiro. Sous Staline, elles furent dynamitées (je me rappelle ce matin où l'on découvrit le ciel vide à leur emplacement), mais aujourd'hui elles s'élèvent à nouveau au sommet de la colline et sont bien visibles de la place de la cathédrale. Leur blancheur rééquilibre le rouge de la tour de Gediminas et reproduit presque celle des falaises de la Vilnia.

Kraïovtsy

Bien que les nationalités se fussent manifestées plus clairement qu'au XIX^e siècle, beaucoup d'habitants de Vilnius en changeaient aisément, appartenaient à plusieurs d'entre elles ou n'y pensaient pas du tout. Les parents de Čiurlionis, et lui-même dans son enfance, parlaient polonais, mais, ayant voué sa vie à l'art, il fut séduit par le mouvement lituanien et se rangea à son bord. « *Je me suis résolu à consacrer à la Lituanie tous mes travaux passés et à venir. Nous apprenons le lituanien, et je veux composer un opéra lituanien* », écrivait-il à son frère en 1906. Il ne composa pas d'opéra, mais il apprit le lituanien et épousa même sa jeune institutrice, Sofija Kymantaitė, qui devint un écrivain lituanien célèbre. Vivulski, au contraire, était lituanien, mais il se rangea du côté polonais. En 1911, soixante-neuf journaux paraissaient dans la ville : trente-cinq polonais, vingt litua-

niens, sept russes, cinq juifs et deux biélorusses. De plus, il y en avait qui étaient publiés en plusieurs langues, ou en polonais mais dans un esprit lituanien. Basanavičius et Ianka Koupala écrivait au besoin dans la presse polonaise. À Vilnius et dans ses environs, les habitants formaient un seul et même peuple parlant trois langues (et même quatre, si on y ajoutait le yiddish). Ils s'appelaient les *kraïovtsy*, les « régionaux », sur la racine du mot slave *krai*, qui veut dire : région. [...] Ils comprenaient ce que nous commençons tout juste à comprendre : que le trait de caractère le plus remarquable de Vilnius, c'est son héritage aux origines multiples. Les *kraïovtsy* distinguaient nettement les traditions du grand-duché de la tradition polonaise. Au vrai, c'est ce qu'avaient ressenti les gens de la Renaissance ou du Baroque, ainsi qu'Adam Mickiewicz. Sauf qu'aujourd'hui est apparue la notion moderne de nation. « *Les peuples, le lituanien suivi du biélorusse, se transmueent en nations et veulent s'exprimer en leur nom propre. Ils en ont incontestablement le droit* », écrivit Ludwig Abramovitch. « *La Lituanie aujourd'hui n'est plus une chose dérisoire ; elle a non seulement un nom historique, mais un corps et une âme* » enchérissait Michal Römer, que l'on appela Mykolas Romeris à la fin de sa vie. Dans une étude publiée à Lviv, il justifia le droit des Lituaniens à l'indépendance ; les Polonais, dans cet État, apparaîtraient comme des sujets loyaux conservant leur langue et leur identité propre, à l'instar des Suédois en Finlande. La bonne entente nationale ne paraissait pas impossible. Toute l'intelligentsia de la ville y contribua. Mais comme partout, la Belle époque de Vilnius se termina avec le coup de feu de Sarajevo.

La ville eut pour vocation de faire s'épanouir encore un poète ressortissant aux deux peuples, qui devint le chaînon manquant entre les Lituanien et les Polonais – tout comme Mickiewicz. Czeslaw Milosz naquit juste avant la Première Guerre mondiale, non loin de Kaunas, au centre même de la Lituanie ethnique, dans une famille noble ; ses parents parlaient en polonais, mais sa mère était d'origine lituanienne et parlait le lituanien. Dans la patrie de Milosz, on pouvait entendre les deux langues : la petite noblesse polonaise vivait mélangée aux paysans lituanien ; les uns et les autres avaient été dirigés lors de l'insurrection de 1863 par Antanas Mackevičius. La famille Milosz quitta la Lituanie indépendante hostile aux Polonais pour s'installer à Vilnius. Czeslaw fréquenta le lycée de Sigismond Auguste, où il prit conscience de l'aspect multi-facettes de la ville.

Un Strasbourg de l'Est

Le mal, selon lui, était incarné par deux des plus grands maux de l'époque : le communisme et le nationalisme. Outre cela, Milosz fit siennes les idées des *kraïovtsy*, devint leur partisan et, avec le temps, finit par dire de lui-même qu'il était le dernier citoyen du grand-duché. Avec quelques amis étudiants, il fonda la revue d'avant-garde *Zagary*. L'appellation était lituanienne, le mot *žagarai* désignant du bois mort et sec servant à faire partir un feu.

La revue resta dans l'histoire pour une raison principale : Milosz y publia ses premières œuvres. Des visions étranges, un peu surréalistes, où il évoquait des villes détruites et des crématoires crachant leur fumée. Elles donnèrent une impulsion à tout un courant littéraire

qu'on appela le catastrophisme. [...] En dehors des vers, il y avait dans la revue des articles politiques. La jeunesse s'opposait à la triomphale rhétorique officielle, en quoi on avait de plus en plus de mal à croire, à la lumière du nazisme et du stalinisme. Milosz écrivait non sans ironie : « *Vilno est une ville du nord magnifique et lugubre. Par la fenêtre, on voit une chaussée pleine d'ornières, des flaques et des tas de purin. Plus loin, un mur ébréché et des barrières en bois. Dans le centre-ville, des chiens se disputent un os au milieu de la rue, et aucune voiture ne leur ferait peur. Pauvre capitale ! N'est-il pas ridicule d'en débattre à cause des ruelles du ghetto juif où rôde la peur ? À cause des ruines du château princier ? À cause de quelques cantons miséreux dont la population agrandit son fief sur des sables stériles, et qui, au lieu de la makhorka, fume des feuilles de cerisier et n'utilise pas d'allumettes mais une pierre à feu. Un Strasbourg de l'Est déchiré entre deux forces antagonistes. La clef rouillée des portes refermées de l'Europe orientale.* » Dans la contrée qui s'est trouvée entre Hitler et Staline, il fallait chercher un compromis, et, surtout, comprendre que la Pologne n'avait pas de droit exclusif sur Vilnius, tandis que la Lituanie avait l'obligation de ne pas avoir en vue seulement la tradition lituanienne de la ville. L'imagination faisait entrevoir la réconciliation des deux pays et même une union avec tous les États depuis la Finlande jusqu'à la Tchéquie et la Slovaquie, qui pourrait contrebalancer la pression des puissances totalitaires. Mais tout cela resta à l'état de projet irréal. Et cela se finit par la confiscation de *Zagary* et par une enquête, que le procureur clôtura assez vite, pour dire le vrai. [...]